

animosités, les efforts pour s'élever et faire tomber les autres, pour arriver à tout événement au sommet. Eh ! A quoi aboutissent toutes ces malaises et ces mécontentemens ? A quoi servent tous ces efforts, ces supplantations, et cette confusion ? Nous rendent-ils plus heureux ici-bas. Nous aident-ils à acquérir la fin pour laquelle Dieu nous a créés ? Non, non. Qu'est-ce que cela prouve donc, si ce n'est que nous avons des idées fausses, sur la vie, que nous plaçons la grandeur tant individuelle, que nationale, en ce qu'elle n'est pas, et en ce qu'elle ne peut être.

On demande quelquefois quelle sera la fin de cette République ? Si nous continuons comme nous lesons, il est aisé de prévoir ce qu'elle deviendra. Nous serons comme Tyr, Sidon et Carthage. Où sont ces villes maintenant ? Il est écrit : « Le méchant tombera dans l'enfer, et toutes les nations qui oublient Dieu. » Ps. LX, 18. Et dites tout ce que vous voudrez, comme peuple, nous oublions Dieu. Nous avons, il est vrai nos temples nos lieux où l'on s'assemble le dimanche, et nous nous appelons chrétiens pour éviter tout reproche ; mais l'Echange, c'est notre temple ; mammon, c'est notre Dieu. Nous sommes idolâtres, et nous portons notre dévotion envers le plus mince des esprits. *Qui a perdu son but principal.* Pour un peuple idolâtre il n'y a ni bien ni espérance, car tout peuple, qui oublie le Dieu vivant, sera tôt ou tard emporté par le vent comme une paille légère. Le Seigneur l'a dit et ce n'est pas à nous à renverser ses décrets. Nous devons abandonner notre idolâtrie, quitter nos bois et nos haut-lieux pour rentrer dans les temples que nous avons désertés ; car il n'y a point de biens pour les nations, pas plus que pour les particuliers, si on n'aime Dieu et si on n'observe ses commandemens.

Cette conclusion, sans doute, n'est pas remarquable pour sa nouveauté, ce n'est, nous l'avons vu, que cette vieille histoire qui est sans cesse répétée, par ceux que le monde ne regarde point ; mais la vérité est ancienne, et non point, nouvelle ; et notre bien vient rarement de la nouveauté. Voilà assez longtemps que nous courons vers la nouveauté. Nous avons cherché des inventions nouvelles, nous avons suivi les suggestions de l'esprit de mensonge, et nous avons été trompés et conduits jusqu'au bord du précipice. Maintenant c'est à la sagesse à redresser nos pas, à nous faire retourner vers les choses anciennes, que nous avons abandonnées, pour errer çà et là, si loin et si longtemps, cherchant le repos et ne le trouvant point. Bien plus, si nous cherchions la nouveauté, nous la trouverions dans les anciens sentiers, que nous avons désertés ; car pour le plus grand nombre d'entre nous, l'ancien est plus neuf que le nouveau.

Nous n'avons point dessein, dans ce que nous avons dit, de condamner l'industrie, ni même les richesses, quand elles sont à leur place, et qu'on les cherche en vue de Dieu. Nous pensons que la pauvreté volontaire en vue de Dieu, est hautement méritoire, que les richesses sont une tentation et un piège ; et que celui qui ne les a point, est plus heureux que celui qui les possède ; ce que nous avons eu dessein de condamner c'est l'esprit du monde, c'est cette tendance de faire du luxe, des richesses et des biens de cette vie, la fin dernière pour laquelle nous devons vivre et travailler. Cela, c'est toujours péché, c'est toujours folie et imbécillité. Nous pouvons rendre notre industrie et nos richesses méritoires, en les cherchant en vue de Dieu, et en usant de celles que nous avons d'après les règles de la charité. Nous devons chercher d'abord, dans toutes nos entreprises, le royaume de Dieu, et sa justice ; et le reste nous sera ajouté par surcroît. Mais tous ne sont pas obligés de les chercher de la même manière. Il y a trois sortes de dons et de vocations. Il y en a qui sont appelés, pour suivre les conseils évangéliques, qui doivent abandonner leurs maisons, leurs terres, leurs femmes et leurs enfants, pour l'amour de Jésus-Christ. Ceux là agissent héroïquement et ont la promesse d'une récompense centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre. D'autres sont appelés pour servir Dieu comme Pasteurs et Docteurs, pour gouverner l'Eglise, nourrir les brebis, instruire les ignorans, soutenir les faibles, ramener les égarés, consoler les affligés et être les amis de ceux qui sont sans amis ; les autres doivent exercer l'autorité dans l'Etat, veiller sur la chose publique, faire exécuter les lois, maintenir la justice ; suppléer par leurs industries et leurs travaux aux besoins et aux commodités de la vie. Chacun à sa vocation, et chacun dans sa vocation, peut, s'il le veut servir Dieu, et obtenir le salut de son âme ; mais quelque soit cette vocation, il faut la remplir en vue de Dieu, en esprit d'humilité et d'obéissance, et quelque chose que l'on fasse, il le faut faire pour Dieu qui est notre première et dernière fin.

Nous avons parlé librement et sans flatterie de nos concitoyens, et cependant nous n'avons point parlé sans sentir au fond de nous, battre un cœur américain. Un grand peuple, dans le sens le plus vrai, et le plus élevé, nous ne le sommes pas. Que nous ayons fait beaucoup de progrès dans l'industrie, que sous le rapport du simple matériel, nous puissions nous comparer avec tout autre peuple, nous sommes loin de le contester. Que nous ayons fait beaucoup, en fait d'éducation, en ce qu'elle nous prépare pour les succès de ce monde, nous l'admettons volontiers ; et que, comme peuple nous ne manquions point de pénétration, de force, de talents, et de bonne volonté pour nous secourir les uns les autres, nous ne le contestons aucunement. Comparés avec les autres nations, nous n'avons aucune raison de nous abaisser, quoique nous ayons moins de raison que nous le pensions, d'être vains et orgueilleux. Cependant nous ne voyons pas pourquoi un natif de ce pays rougirait devant un natif d'un autre pays, de s'appeler Américain. Ce n'est pas entre nous et les autres nations que nous avons établi notre comparaison. Nous n'avons pas comparé notre nation avec les autres ; mais

nous avons cherché à l'apprécier d'après l'étendard de grandeur que nous a fourni notre sainte religion — le seul étendard d'après lequel nous devons nous examiner nous-même. Jugés d'après cet étendard ; nous nous trouvons certainement en dessous, nous devons rougir et baisser la tête.

En disant cela, nous ne croyons pas manquer au caractère du vrai patriote. Nous pouvons nous tromper, mais nous avons toujours cru, que le plus mauvais citoyen d'une république est celui qui flatter le peuple, qui lui fait croire qu'il est vertueux, qu'il ne peut faire de mal, et qu'il a le droit, en opposition aux lois de Dieu, de faire tout ce qu'il veut. Nous n'avons jamais pensé qu'il fallait consulter l'opinion du peuple, pour nous former une règle de foi ou de pratique. Nous avons été d'opinion, qu'il était du devoir de tout citoyen, non pas de se conformer à l'opinion publique, quand il l'a pensait fautive, mais de la rectifier. Nous ne sommes pas pour faire la volonté du peuple, mais nous devons exciter le peuple à faire ce qui est agréable à Dieu. Telle a toujours été notre croyance, depuis que nous avons commencé à nous adresser à lui, soit dans nos discours, soit dans nos écrits. Telle est encore notre pensée ; et elle sera probablement la même tant que nous vivrons. Il est trop tard maintenant pour nous, de nous faire courtisan ou démagogue. Si c'est une faute en nous, il ne manquera pas d'aspirants à la faveur publique pour l'affaiblir. Nous aimons notre pays. Nous sommes résolu de faire tout ce qui est en notre pouvoir, pour soutenir ses institutions ; mais nous ne sommes pas de ceux à qui ont une grande tendance pour applaudir, à la Démocratie, et louer ce *cher peuple*. Nous voyons de mauvaises tendances en chemin, nous voyons le siècle de l'or ou plutôt du papier, ce siècle des démagogues qui fait des progrès, et nous tremblons pour notre pays. A nos yeux, la direction que prennent les affaires nous paraît désastreuse. Nous élevons notre voix, quelque faible qu'elle soit et quelque peu d'écho qu'elle ait, comme nous le craignons, pour mettre notre obole, afin d'arrêter le progrès de sa ruine qui avance. Nous l'avons élevé cette voix avec un amour patriotique, avec une douleur patriotique, mais surtout avec l'espérance d'un chrétien. Quelques mauvaises que soient les apparences, le Dieu bon, mais juste, veille sur nous, et nous ne devons point désespérer de sa miséricorde. Il pourra avoir pitié de notre nation et choisir notre pays pour la terre de sa demeure ; et il sera véritablement notre Dieu et nous serons son peuple. Nous ne verrons point notre épreuve, en faveur de la liberté du peuple, faillir, mais elle réussira. Elle ne faillira pas, si nous retournerons vers Dieu. Si nous mettons notre confiance en lui ; et si nous vivons pour la fin à laquelle il nous a destinés.

*Note de M. Brownson.* — Nous ne disons pas que cela est le résultat nécessaire d'un gouvernement populaire comme tel ; car il n'en est pas ainsi, excepté, où et quand, la passion dominante du peuple tend uniquement vers les biens de cette vie. Ou le peuple est vraiment religieux, quand il vit non pas pour le tems mais pour l'éternité, et qu'il se courbe pour amasser des trésors, non pour la terre mais pour le ciel, alors un tel résultat n'aura pas, et ne pourra pas avoir lieu. Mais la tendance populaire des gouvernemens modernes a presque toujours été dans tous les cas les prémices non de la religion, mais du manque de religion. Le nouveau système est le résultat de l'affaiblissement de la foi religieuse, de la révolte contre le gouvernement spirituel que le Tout-Puissant a institué, et d'un dévouement toujours croissant vers les biens du tems et des sens. La tendance de tous les mouvemens populaires de notre tems a été de déprimer l'ordre spirituel et d'élever l'ordre temporel. L'homme a perdu de vue la fin pour laquelle il est destiné, il a cessé, dans ses desirs et sa conduite, de se diriger vers les choses invisibles et éternelles, et il en est venu à placer ses affections uniquement dans ce monde, et dans les choses qui appartiennent à ce monde. En aucun tems, ils ont rompu avec l'ancien ordre social, en faveur des biens célestes, mais au contraire toujours en faveur des biens terrestres. Ils ont demandé un nouveau, et un meilleur ordre social ; ordre qui n'était pas plus favorable, pour obtenir la fin pour laquelle Dieu les a créés, mais qui pouvait contenter davantage leurs convoitises et leurs passions animales. Delà le gouvernement populaire, ou la tendance du gouvernement populaire, partout où nous le voyons, est une évidence de l'esprit mondain du peuple, de sa foi qui s'affaiblit, et de son infidélité qui va croissant. Conséquemment, en matière de fait, partout où nous voyons un gouvernement populaire, nous devons regarder, comme inévitable, le résultat fatal que nous avons annoncé, à moins qu'ils ne soient arrêtés par l'opération de quelque cause étrangère à celle qu'opère dans le peuple et dans le gouvernement.

Cependant si le peuple, ou au moins la grande majorité du peuple est chrétien, si l'esprit dominant, ou l'esprit de la nation tend vers le ciel, comme vers sa véritable destinée, s'il cherche à gagner le ciel par le chemin et les moyens que Dieu lui a prescrits, nous ne voyons aucune raison, pourquoi un gouvernement populaire ne fonctionnerait pas bien, et qu'il ne mériterait pas tous les éloges qu'on pourrait lui donner. Certainement nous ne sommes pas du nombre de ceux qui voudraient le déprimer. Ce n'est que la république sans Dieu que nous craignons. Ce n'est que là, où le peuple est attaché à ce monde, là où il ne connaît pas Dieu, qu'il ne croit pas, qu'il ne sent pas dans son âme que ce monde n'est pas sa demeure, que nous ne sommes ici que pour nous préparer pour un autre et meilleur monde, que nous devons marcher ici par la foi, et non par la vue, vivre par la promesse et non par la jouissance, ce n'est que là, que nous doutons de la tendance démocratique. La Démocratie unie à l'Eglise serait une bonne forme de gouvernement si elle n'était pas même la meilleure de toutes ; mais sans l'Eglise, c'est le pire comme notre expérience, en tant que peuple, si nous continuons d'aller com-